

## CHAPITRE V.

LES militaires qui lisent la prétendue histoire de la grande-armée, ne peuvent s'empêcher de sourire « de ce » secret frémissement des cavaliers français, en entendant » les pas de leurs chevaux» (page 41 [29]), à leur entrée dans Moskou. Il en est de même de la *mélancolie* (p. 42 [30]), et de toutes ces vagues rêveries que l'auteur attribue à nos soldats. Il prête ses sensations à l'armée française. Il manque à cette peinture celle du cauchemar, dont les soldats devaient être agités pendant leur sommeil au bivouac. Mais si l'armée eût été troublée par de pareilles visions, eût-elle vaincu à la bataille de la Moskowa?

« Le gage barbare et sauvage de la haine nationale » (page 43 [31]), que l'auteur suppose nous avoir été laissé par Rostopchin, étaient des galériens, dont le patriotisme avait été puisé dans des tonneaux d'eau-de-vie, qui leur furent livrés. C'est sans doute parce que le comte Rostopchin les avait adoptés, en les qualifiant d'*enfants de la Russie* (page 31 [23]), qu'ils sont cités ici comme représentant la nation.

## CHAPITRE VI.

« NAPOLÉON n'entra qu'avec la nuit dans Moskou. » (Page 46 [32].)

Quoique le fait de cette entrée nocturne soit de peu d'importance, nous le relevons, parce qu'il est faux, et que l'auteur semble se plaire à présenter l'empereur comme s'introduisant par-tout furtivement et à la faveur des ombres. Cela sans doute fait image; mais il ne faut pas sacrifier la vérité au romantisme. Le roi de Naples passa le pont de la Moskowa à midi, à la tête de la cavalerie et de l'avant-garde. Sur les deux heures, le maréchal Lefebvre, avec une division de la garde, entra à Moskou. Ce fut en ce moment que Napoléon vint s'établir dans une auberge du faubourg de Dorogomilow; le feu n'était point encore dans la ville. Une seule maison, au Bazar, avait été incendiée. Le 15, à six heures du matin, l'empereur se rendit au Kremlin.

Sur un fait simple en lui-même, l'auteur exerce son imagination; il le brode, le grossit, le dénature, en tire des conséquences, qui n'appartiennent qu'à sa manière d'envisager les objets. Un officier fatigué est réveillé par la clarté du feu; il s'assure d'abord si le corps dont il fait partie est en sûreté; et quand il a acquis cette certitude, il se rendort, et laisse faire les autres pour ce qui les regarde. A cette occasion M. de Ségur fait la réflexion suivante: « Telle » était l'insouciance qui résultait de cette multiplicité d'évé-

» nemens et de malheurs, sur lesquels on était comme  
 » blasé, et tel était l'égoïsme produit par l'excès de fatigue  
 » et de souffrance, qu'ils ne laissaient à chacun que la me-  
 » sure de forces et de sentiment indispensable pour son ser-  
 » vice et pour sa conservation personnelle.» (P. 49 et 50 [34].)

Certainement, si l'on était venu chercher M. de Ségur, dont les fonctions se bornaient au service du palais, pour celui d'un corps d'armée, il s'en serait dispensé, sans qu'on pût l'accuser d'insouciance ni d'égoïsme. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'officier dont il parle ?

« Le Kremlin renfermait, à notre insu, un magasin à poudre. » (Page 50 [34].)

Le Kremlin ne renfermait pas de magasin à poudre. Dans l'arsenal, tout se ressentait de la précipitation avec laquelle les Russes l'avaient évacué. La cour était couverte d'étoupes, de projectiles, de débris de caisses. Dans les salles, nous trouvâmes quarante mille fusils (anglais, autrichiens et russes), une centaine de pièces de canon, des lances, des sabres et un grand nombre de trophées enlevés aux Turcs; mais on ne put découvrir de poudre à canon : il n'y en avait point dans l'enceinte du Kremlin. Les magasins considérables, dont nous nous emparâmes, étaient situés hors de la ville, dans des bâtimens isolés et à la barrière des Allemands. Ils renfermaient quatre cents milliers de poudre et plus d'un million de salpêtre. Rostopchin avait oublié de les détruire !

« Les gardes endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie s'établir sous les fenêtres » de Napoléon. » (Page 50 [34].) L'auteur cherche constamment à représenter l'armée française comme une horde mal organisée. Parce que la garde impériale, logée dans le Kremlin, avait avec elle son artillerie, M. de Ségur nous dit que cette artillerie était restée par *la négligence des gardes endormies*. Attaquer ainsi un corps d'élite, où il y

avait tant d'ordre et d'habitude du service, c'est passion de dénigrer.

Pendant la nuit, le feu fut mis dans diverses parties de la ville, mais éloignées du Kremlin. Vers quatre heures du matin, un officier de l'empereur le fit éveiller pour le lui annoncer; il n'y avait que quelques instans que ce prince venait de se jeter sur son lit, après avoir dicté des ordres à divers corps d'armée, et travaillé avec ses secrétaires. On ne conçoit pas comment M. de Ségur, qui devrait connaître mieux le service intérieur du palais, nous représente toujours Napoléon comme craignant d'être troublé dans son repos. Il devrait savoir que les plus petits officiers n'hésitaient point à le réveiller, pour lui faire leur rapport. L'aide-de-camp de service qui aurait pris sur lui de ne pas le prévenir de l'arrivée d'un officier eût été sévèrement réprimandé. L'auteur devrait se rappeler ce qui eut lieu à Gluboboé, quand l'aide-de-camp de service tarda d'annoncer à Napoléon l'arrivée d'un officier du roi de Naples.

Ce fut dans la journée du 16 que l'incendie s'approcha du Kremlin, au point d'en compromettre la sûreté. A midi, le feu prit aux écuries du palais et à une tour attenante à l'arsenal. Quelques flammèches même tombèrent dans la cour de l'arsenal, sur des étoupes qui avaient servi aux caissons russes; les caissons de notre artillerie y étaient. Le danger était imminent; on vint en prévenir l'empereur; il se rendit sur les lieux. Le sol, sur lequel se trouvaient nos caissons, était couvert d'étoupes enflammées. Le général Lariboissière donnait des ordres pour les faire sortir de l'arsenal, lorsque l'empereur y entra. Les canoniers et les soldats de la garde, troublés de voir Napoléon s'exposer à un si grand péril, l'augmentaient par leur empressement. Ils saisissaient entre leurs bras les étoupes enflammées, pour les transporter hors des cours. Le général

Lariboissière supplia alors l'empereur de s'éloigner, lui montrant ses canonniers, auxquels sa présence faisait perdre la tête. Ce prince retourna alors au palais. Après son départ, cet incendie, qui pouvait avoir des suites si funestes, fut bientôt éteint.

Cet événement s'était passé dans la matinée, et ce ne fut point ce qui décida Napoléon à quitter le Kremlin, le danger semblait au contraire l'y retenir. Déjà le prince Eugène, les maréchaux Bessières et Lefebvre l'avaient conjuré de quitter cette enceinte; ils n'avaient pu réussir. Un officier \* lui ayant rendu compte que les flammes environnaient de toutes parts le Kremlin, il le chargea d'accompagner le prince de Neufchâtel, sur une terrasse élevée du palais, pour vérifier ce fait. L'impétuosité, la violence du vent et la raréfaction de l'air, causée par l'ardeur de l'incendie, occasionnaient une horrible tourmente: le prince de Neufchâtel et l'officier faillirent être enlevés. Quoiqu'ils eussent confirmé à l'empereur que tout était en feu autour du Kremlin, ce prince, accoutumé aux dangers de tous genres, hésitait à reculer devant celui-là, lorsque le prince de Neufchâtel lui fit cette observation: «Sire, si l'ennemi attaque les corps d'armée qui sont hors de Moskou, votre majesté n'a aucun moyen de communiquer avec eux.»

Décidé à quitter le Kremlin, Napoléon envoya M. de Mortemart, l'un de ses officiers d'ordonnance, pour reconnaître un passage à travers la ville brûlée, jusqu'au quatrième corps où il voulait se rendre. Bientôt, il revint dire que les flammes ne lui avaient pas permis de passer. Quelque temps après, un autre officier annonça que le passage devenait libre. L'empereur alors demanda ses chevaux et quitta le Kremlin, y laissant un bataillon de sa garde pour le garder.

\* L'officier d'ordonnance Gourgaud.

CHAPITRE VII.

« Nous étions assiégés par un océan de flammes; elles » bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnemens, on découvrit à travers les rochers une poterne, qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage, que Napoléon, ses officiers et sa garde parvinrent à s'échapper du Kremlin..... Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer; l'empereur s'élança, à pied et sans hésiter, dans ce dangereux passage..... Nous marchions sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu, etc., etc., etc. » (Pages 57 et 58 [39, 40].)

Un océan de flammes ne bloquait pas, et ne pouvait bloquer toutes les portes de la citadelle. Il y avait, au delà du fossé, une large esplanade; on ne fut donc pas obligé de tâtonner pour trouver une issue. L'empereur sortit par l'une des grandes portes du Kremlin, accompagné de ses officiers, comme il y était arrivé, et n'en sortit point à travers les rochers. Il descendit sur le quai de la Moskowa, où il monta à cheval. Un des agens de police de Moskou marchait en avant, servant de guide. On suivit pendant quelque temps le bord de la rivière, et l'on entra dans des quartiers, dont les bâtimens en bois étaient entièrement consumés.

Quoiqu'ayant accompagné Napoléon pendant tout ce trajet, nous n'avons pas vu les *belles horreurs* que M. de Ségur décrit. Nous traversâmes, il est vrai, Moskou sur des cendres, mais non sous *des voûtes de feu*. Peut-être ne prit-on pas la route la plus directe; mais il est faux que, dans ce trajet, l'empereur ait couru des dangers. Il est également faux que notre guide, *incertain et troublé, se soit arrêté* (page 59 [40]), et que ce soit à des *pillards* du premier corps (page 59 [40]) que l'empereur ait dû la vie. Cette rencontre touchante du maréchal Davoust, *se faisant rapporter dans les flammes, pour en arracher Napoléon ou périr avec lui*, n'est pas plus exacte. D'ailleurs, M. de Ségur met le lecteur à même d'apprécier la vérité de son récit, par l'aventure du convoi de poudre défilant au travers de ces feux. L'incendie durait depuis trente-six heures; quel est l'officier qui eût été assez insensé pour exposer à une explosion infaillible un convoi de poudre, en lui faisant traverser la ville, quand on pouvait la tourner par les dehors?

Le maréchal-des-logis du palais n'a pas trouvé, dans ses nombreuses descriptions de marches et de batailles, une seule occasion de parler de l'ordre avec lequel cheminaient ces immenses colonnes d'artillerie, qui, malgré toutes les difficultés, se trouvaient toujours présentes pour foudroyer les bataillons russes, et dont les chefs savaient joindre au courage des batailles, cet esprit de prévoyance qui contribue à en préparer le succès et à en assurer les résultats. Il aurait pu se dispenser du moins de citer, au désavantage de ce corps d'élite, un fait faux.

« L'effort qu'il venait de faire pour atteindre Moskou, » avait usé tous ses moyens de guerre. » (Page 60 [41].)

On voit que l'auteur n'est pas fort au courant des affaires militaires. Si par moyens de guerre, il entend le personnel, nous lui répondrons que l'armée française, qui

avait été rejointe par la division Pino, la cavalerie bavaoise du général Pressing et plusieurs détachemens, se trouvait presque aussi forte qu'avant la bataille de la Moskowa. Quant au matériel (l'artillerie), les parcs intermédiaires, que le général Lariboissière avait échelonnés entre Mojaïsk et Smolensk, avaient déjà, en grande partie, remplacé les munitions consommées\*.

L'empereur était resté à Petrowsky, depuis le 16 au soir jusqu'au 18 au matin, moment où il rentra au Kremlin. C'est dans ces quarante heures que M. de Ségur voudrait qu'il se fût décidé sur le parti qu'il devait prendre, et cela, sans attendre les rapports sur la marche de Kutusof, et la réponse à la lettre portée par « l'officier supérieur » ennemi, qui venait d'être trouvé dans le grand hôpital. » (Page 47 [33].) Après nous avoir dit que, dans ce court espace de temps passé au château de Petrowsky, Napoléon était resté *étonné, incertain*, l'auteur ajoute : « Il » déclare qu'il va marcher sur Pétersbourg. Déjà cette » conquête est tracée sur ses cartes, jusque-là si prophé- » tiques. L'ordre même est donné aux différens corps de » se tenir prêts. « Mais qu'on se tranquillise; *sa décision n'est qu'apparente*. Tout cela est pour sonder *ses ministres les plus intimes*, et *Berthier, Bessières* l'ont bientôt *convaincu, etc.* (Pages 61 et 62 [41, 42].)

\* Dans une lettre du major-général, écrite par ordre de l'empereur au maréchal Bessières, datée de Moskou le 27 septembre 1812, et relative aux événemens militaires qui ont eu lieu avant l'arrivée à Moskou, on lit : « Kutusof a fait ce qu'il devait faire en se retirant par Moskou; il a remué » de la terre sur plusieurs belles positions, et a cherché à nous faire croire » que pour entrer à Moskou, il fallait une deuxième bataille. Cette me- » sure était tellement bonne, que, si l'état remis par Lariboissière, com- » mandant l'artillerie, avait porté vingt mille coups de canon de moins, » l'empereur se fût arrêté, quoique le champ de bataille eût été un des plus » beaux que nous ayons vus, parce qu'il est impossible d'enlever des re- » doutes sans artillerie et beaucoup de munitions. »

Nous avons vu souvent Napoléon raisonnant avec ses officiers et ses ministres, et cherchant à faire passer sa conviction dans leur ame; nous ne l'avions pas encore vu essayant leur crédulité, et jouant avec eux le rôle de jongleur. C'est une variante que fait ici M. de Ségur.

Cet écrivain suppose que c'est pendant le séjour à Petrowsky, que l'empereur apprend *la marche de Kutusof sur Kalouga* (page 61 [42]); tandis que ce ne fut qu'après son retour au Kremlin. La vérité historique n'est pas ce que cherche M. de Ségur; elle lui importe peu, pourvu qu'il étale ses faux raisonnemens.

« Il a tant compté sur la paix de Moskou, qu'il n'a point » de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie. » (Page 61 [42].) Et que sont donc devenus « ces approvisionnement *immenses comme l'entreprise?* » (Page 120 [91], tome I<sup>er</sup>.) Que sont devenus les magasins et les fortifications de Wilna, Minsk, Vitepsk, Smolensk, etc.? Le maréchal-des-logis du palais devrait bien nous dire ce qu'il entend par n'avoir pas *de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie.*

Napoléon « se décide donc à rentrer au Kremlin, qu'un » bataillon de la garde a malheureusement préservé. » (Page 62 [43].) Pourquoi donc *malheureusement préservé*, puisque, quelques lignes plus haut, l'auteur avoue qu'il faut huit jours à Napoléon pour recevoir la réponse d'Alexandre, et *refaire, rallier son armée*, etc.? (P. 62 [42].) Mais M. de Ségur était peut-être mieux logé à Petrowsky qu'au Kremlin; serait-ce pour cela qu'il voudrait que ce dernier palais eût été brûlé? Comme il ne donne pas les motifs de son regret, nous ne trouvons que celui-là.

---

 CHAPITRE VIII.
 

---

LE retour de l'empereur au Kremlin, fournit à M. de Ségur une foule de tableaux hideux de nos bivouacs, et de ce qui se passe dans l'intérieur de la ville.

Nous ne savons pourquoi il tait à ses lecteurs des faits publiés par nos ennemis eux-mêmes. « Les premiers soins » de Napoléon, en rentrant au Kremlin, furent donnés aux » malheureux de toutes les classes. Il ordonna qu'on nom- » mât des syndics pour faire connaître tous ceux qui se » trouveraient sans asile et sans subsistance. Il fit ouvrir » des maisons de refuge pour recevoir les incendiés, et » promit de leur faire donner des rations. Il se transporta » à la maison des enfans trouvés, qui avait échappé à l'in- » cendie, fit appeler le directeur, M. le général Toutol- » min, se fit rendre compte de la maison, l'engagea à vou- » loir bien faire son rapport à sa majesté l'impératrice- » mère, et se chargea de l'expédier par une estafette; ce » rapport est resté sans réponse.

» Napoléon s'occupait ensuite du soin des hôpitaux, dont » une grande partie avait été préservée de l'incendie. Mais » quel fut son étonnement, lorsqu'on lui rapporta que ces » maisons se trouvaient dans le plus grand dénuement des » secours nécessaires, sans médecins, sans remèdes, sans » surveillans; qu'on avait trouvé une quantité prodigieuse » de morts; que, sur plus de dix mille blessés arrivés ré- » cemment de l'armée, la moitié avait péri faute de se-